

GENEALOGIA MAGISTRORVM MEORVM

Il est des héritages que le sang ne transmet pas, que nul testament ne saurait léguer et qu'aucun inventaire ne pourrait recenser. Ce sont ceux que nous recevons des êtres qui, au fil de notre existence, nous ont appris non seulement à connaître le monde, mais surtout à nous interroger sur notre responsabilité à son égard. Car nul homme n'est jamais l'unique auteur de sa pensée : au cœur de ses convictions les plus intimes demeurent, souvent silencieuses, les voix de ceux qui lui ont appris à penser.

S'il est une fidélité que je reconnais dans mon parcours — si divers par les lieux traversés, si constant dans ses interrogations —, c'est celle d'une vocation qui n'a jamais consenti à réduire la souffrance humaine à une simple taxinomie des symptômes, ni l'existence à l'inventaire de ses mécanismes biologiques. Mon obstination à explorer les profondeurs et les labyrinthes de l'âme humaine, cet élan inépuisable qui m'a conduit de la médecine à la philosophie, de la psychopathologie à l'histoire des cultures, doit autant à ma propre curiosité qu'à ceux qui surent la nourrir, l'orienter et, parfois, l'éprouver par la vertu salutaire de la contradiction.

Je ne conçois donc pas ces pages comme l'énumération de distinctions universitaires, ni comme une évocation complaisante de mon itinéraire professionnel. Elles se veulent, bien plutôt, la reconnaissance d'une filiation intellectuelle et morale. Car si la biographie d'un homme peut se reconstituer à partir des événements qui ont jalonné son existence, la généalogie de sa pensée exige que soient reconnus ceux qui, souvent à leur insu, ont infléchi le cours de ses questionnements. Et il n'est peut-être pas de dette plus difficile à acquitter que celle contractée envers ceux qui nous ont appris à comprendre.

Mon premier maître fut mon père, le docteur Carlos Chada. Homme de loi, magistrat de profession et, par-dessus tout, homme d'une intégrité morale irréprochable, il me transmet dès l'enfance une leçon qu'aucune université n'aurait pu m'enseigner : la valeur véritable d'un homme ne se mesure pas à l'autorité qu'il détient, mais à la justice avec laquelle il l'exerce et à l'attention qu'il porte à ceux qui sont privés de pouvoir et de protection. Son sens du service public, sa droiture et sa sollicitude particulière envers les plus vulnérables constituèrent ma première école d'humanisme. Bien avant d'apprendre à reconnaître la souffrance psychique, j'avais appris de lui à ne jamais demeurer indifférent à celle d'autrui.

Si j'ai choisi, par la suite, une profession qui devait me placer quotidiennement face aux fragilités les plus profondes de la condition humaine, je reconnais dans cet exemple paternel l'une des racines les plus anciennes et les plus durables de ma vocation. Mon père ne m'a pas légué une doctrine : il m'a transmis une manière d'habiter le monde. Et peut-être n'est-il pas d'héritage plus précieux.

Mes études de médecine à l'Université catholique de Córdoba, institution de tradition jésuite, ajoutèrent à cet héritage familial la rigueur du discernement ignatien : la discipline de l'examen de conscience, l'exigence de distinguer le savoir de la sagesse, et la conviction qu'aucune

compétence scientifique, aussi remarquable soit-elle, ne saurait affranchir l'homme de sa responsabilité morale. Cette pédagogie, qui ne séparait jamais la formation de l'intelligence de l'éducation de la conscience, a laissé en moi une empreinte que je retrouve encore aujourd'hui dans mon existence personnelle, ma pratique médicale et mon enseignement universitaire.

C'est là que commença à se dessiner une conviction qui ne devait plus me quitter : la médecine exige la science ; mais pour demeurer pleinement humaine, elle exige aussi la conscience.

Au cours de mes premières années de formation psychiatrique, j'eus le privilège de rencontrer deux maîtres dont l'influence dépassa de beaucoup la simple transmission d'un savoir spécialisé.

Le professeur Héctor Alfredo Ferrari, titulaire de la chaire de psychiatrie à l'Université nationale de Córdoba, appartenait à cette catégorie rare d'universitaires dont l'autorité procède autant de la profondeur intellectuelle que d'une générosité désintéressée envers les jeunes générations. Son approche phénoménologique de la psychiatrie me permit de comprendre très tôt que la maladie mentale ne saurait être envisagée uniquement comme un dysfonctionnement susceptible d'être décrit et classé, mais qu'elle constitue également une transformation de l'expérience la plus intime de l'existence. À son école, j'appris à reconnaître cette distance, si souvent méconnue, entre la description d'un symptôme et la compréhension du monde de celui qui l'éprouve.

Au professeur Eduardo Luis Mahieu, disciple direct du grand psychiatre français Henri Ey et l'un des premiers représentants de l'école organo-dynamique en Argentine, je dois une part essentielle de l'architecture conceptuelle sur laquelle s'est construite ma pensée psychiatrique. Son enseignement m'initia à une conception intégrative de la vie psychique, dans laquelle les structures biologiques et l'organisation dynamique de la conscience ne constituent pas des réalités antagonistes, mais des dimensions indissociables d'une même existence humaine. Au-delà d'une formation clinique d'une grande rigueur, il me transmet une exigence méthodologique qui devait m'accompagner durant des décennies : me défier de toute explication qui, sous prétexte d'éclairer la complexité de l'homme, finit par l'appauvrir.

Ferrari et Mahieu représentèrent ainsi, chacun à partir de sa propre tradition, deux orientations fondatrices de ma première formation. Ils ne furent pas seulement des professeurs de psychiatrie : ils contribuèrent à façonner ma manière d'interroger la maladie mentale et, plus profondément encore, ma façon de me tenir auprès de celui qui en souffre.

Mes années européennes devaient considérablement élargir ces horizons et me permettre de rencontrer certaines des traditions intellectuelles qui avaient façonné la psychiatrie moderne et la philosophie contemporaine.

À l'Université de Cambridge, je trouvai en la personne du professeur Germán Elías Berrios, l'une des grandes autorités internationales de l'histoire conceptuelle et de l'épistémologie de la psychiatrie, un maître dont l'influence fut déterminante dans la maturation de ma pensée psychopathologique. Sous sa direction, au cours de la préparation de mon mémoire de Master of

Philosophy, j'appris à me méfier de l'apparente innocence des concepts cliniques et à reconnaître que les catégories à travers lesquelles nous décrivons la folie possèdent elles aussi une histoire, une généalogie linguistique et des présupposés épistémologiques.

Grâce à Berrios, je compris qu'aucune description psychopathologique ne saurait être entièrement dissociée des conditions historiques qui en ont rendu possible la formulation. Les symptômes ne parlent pas d'eux-mêmes : nous les interrogeons à travers des langages conceptuels hérités, parfois remaniés, trop souvent tenus pour acquis, et dont les fondements méritent d'être soumis à un examen critique permanent. Cette leçon transforma profondément mon rapport à la discipline. La psychopathologie cessa de m'apparaître comme une science exclusivement descriptive pour se révéler également comme une enquête critique sur les conditions mêmes du savoir psychiatrique.

Tout aussi décisive, quoique relevant d'une autre tradition de pensée, fut ma rencontre intellectuelle et humaine avec le professeur Umberto Galimberti, philosophe et psychothérapeute d'orientation jungienne, qui dirigea ma thèse de doctorat européen en philosophie au cours de ma formation entre Venise et Padoue.

Son enseignement représenta pour moi bien davantage qu'une étape supplémentaire de mon parcours universitaire. Durant les années où je vécus à Venise, La Serenissima, les échanges avec Galimberti me permirent d'approfondir une tradition philosophique qui, puisant aux sources de la phénoménologie et de l'anthropologie philosophique, avait soumis à une critique radicale la prétention d'expliquer l'expérience humaine à partir de ses seuls mécanismes fonctionnels.

Galimberti avait eu, alors qu'il était encore un très jeune étudiant en philosophie, le privilège exceptionnel de rencontrer personnellement Karl Jaspers, à l'occasion d'un séjour de formation à Bâle, au milieu des années 1960. Cette rencontre avec l'une des figures majeures de la psychopathologie et de la philosophie du XXe siècle devait profondément marquer sa propre évolution intellectuelle.

Je reconnais ainsi, dans mes années de formation auprès de Galimberti, une filiation philosophique singulière : celle d'avoir reçu, par l'intermédiaire d'un homme qui avait personnellement rencontré Jaspers, une part de cet héritage jaspersien pour lequel l'être humain demeure irréductible à tout système clos d'explication.

Il ne s'agit nullement de revendiquer une relation de disciple direct qui ne fut jamais la mienne, mais de reconnaître la continuité d'une transmission intellectuelle. Car les grandes pensées ne s'éteignent pas nécessairement avec ceux qui les ont formulées. Elles survivent chez leurs disciples, se métamorphosent en interrogations nouvelles et découvrent, dans d'autres époques et d'autres consciences, des possibilités de fécondité que leurs auteurs eux-mêmes n'auraient peut-être jamais imaginées.

De Galimberti, j'ai reçu notamment l'encouragement à approfondir une conviction que je tiens aujourd'hui pour essentielle à ma conception de la psychiatrie : une médecine de l'esprit qui se dispense de la philosophie risque d'accumuler toujours davantage de connaissances sur les

maladies, tout en comprenant de moins en moins l'homme qui en souffre.

Plus tard, à l'Université de Salamanque, lors de l'achèvement de mon doctorat européen en médecine et psychiatrie, j'eus une nouvelle fois la chance de bénéficier de l'accompagnement de personnalités universitaires de tout premier plan. Ma reconnaissance s'adresse ici aux professeurs Antonio Pérez Urdániz, de l'Université de Salamanque, et Tomás Ortiz Alonso, spécialiste reconnu des neurosciences et de la neuropsychiatrie à l'Université Complutense de Madrid, qui assumèrent des responsabilités de direction et d'encadrement au cours de cette étape de ma formation doctorale.

Leurs approches scientifiques respectives contribuèrent à enrichir une conception de la psychiatrie que je n'ai jamais voulu dissocier de ses fondements neurobiologiques ni de la dimension subjective de l'expérience humaine. Leur enseignement m'apporta la rigueur indispensable à un dialogue entre disciplines qui, trop souvent, ont préféré s'ignorer plutôt que de reconnaître lucidement leurs propres limites.

À cette généalogie appartient également le professeur Dominique Pringuey, de l'Université de Nice, disciple d'Arthur Tatossian, l'une des grandes figures de la tradition phénoménologique française. Sa filiation intellectuelle prolongeait cette approche de la psychopathologie qui s'attache à comprendre l'expérience du malade à partir des structures de son monde vécu, plutôt que depuis l'extériorité d'une classification nosographique. Dans son enseignement, je retrouvai une autre expression de cette tradition qui, sous des formes et dans des langues diverses, avait nourri mes interrogations depuis mes premières années de formation.

Ce serait pourtant faire preuve d'une profonde ingratitude intellectuelle que de limiter cette mémoire aux seuls noms que je viens d'évoquer. D'innombrables collègues, professeurs et étudiants rencontrés au cours de séminaires, dans les hôpitaux, lors de congrès internationaux ou au sein des universités ont également contribué à me former : Iéna, la Humboldt-Universität de Berlin, Coimbra, Montpellier, Oxford, et tant d'autres lieux qui jalonnent une existence vouée à l'étude.

Certains ont laissé une empreinte durable au terme de plusieurs années de compagnonnage universitaire ; d'autres y sont parvenus au cours d'une simple conversation. Car il arrive souvent que la véritable université commence précisément lorsque s'achève le cours magistral, lorsque l'on quitte les amphithéâtres et que la pensée poursuit librement son chemin au détour d'un dîner, d'une promenade ou d'un désaccord courtois entre deux intelligences suffisamment conscientes de leurs propres limites pour reconnaître ce qu'elles peuvent encore apprendre l'une de l'autre.

Avec les années, j'ai également compris que l'enseignement ne se transmet jamais dans un seul sens. Mes propres étudiants, par leurs questions inattendues, leurs objections et, parfois, leur féconde irrévérence intellectuelle, m'ont contraint à réexaminer des convictions que je croyais définitivement établies. Un professeur qui cesse d'apprendre de ses étudiants a peut-être déjà commencé, sans même s'en apercevoir, à renoncer à une part essentielle de sa vocation.

Je ne saurais davantage oublier mes patients. J'ai reçu d'eux des enseignements qu'aucun traité n'aurait pu me faire entrevoir. Leurs histoires, leurs silences et les formes souvent indicibles de leur souffrance m'ont appris que la douleur humaine possède une éloquence antérieure à toute théorie, et que l'humilité clinique commence précisément là où nos explications atteignent leurs limites.

Mes maîtres m'ont appris à penser la condition humaine ; mes patients m'ont appris à la reconnaître dans sa vulnérabilité la plus nue.

Après plus de trois décennies consacrées à l'exercice de la psychiatrie, j'en suis venu à comprendre qu'enseigner ne consiste pas simplement à transmettre ce que l'on a appris, mais constitue une forme supérieure de reconnaissance envers ceux qui nous ont précédés.

Chaque fois que j'entre dans un amphithéâtre universitaire, je porte avec moi, bien que nul ne puisse s'en apercevoir, une multitude de maîtres. Leurs voix survivent dans mes questions ; leurs enseignements, dans mes doutes ; et leurs exigences, dans cette insatisfaction féconde qui m'interdit de jamais considérer ma propre formation comme achevée.

Je ne vois aucune contradiction entre la rigueur du scientifique et la conscience morale du médecin, pas davantage qu'entre la quête du philosophe et la sensibilité de celui qui, confronté à la souffrance d'un autre être humain, reconnaît une responsabilité dont il ne saurait se décharger. Je crois, au contraire, que la fécondité de mon parcours tient précisément à ce dialogue incessant entre des formes de savoir que je n'ai jamais considérées comme des territoires séparés.

Goethe écrivait dans Faust : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder. » Et José Ortega y Gasset formulait cette proposition devenue cardinale dans sa philosophie : « Je suis moi et ma circonstance, et si je ne la sauve pas, je ne me sauve pas moi-même. »

Entre ces deux intuitions, je reconnais une grande partie de ma propre biographie.

Nous sommes, assurément, les héritiers d'une constitution biologique que nous n'avons pas choisie. Mais nous sommes aussi le résultat toujours inachevé de nos expériences, des livres qui nous ont transformés, des rencontres qui ont ébranlé nos certitudes et de ces présences qui ont donné à notre destinée une orientation inattendue. L'héritage génétique établit certaines conditions de notre existence ; la biographie, dans son dialogue incessant avec le monde, contribue à leur donner forme et signification.

Nul homme ne se construit entièrement par lui-même. Jusqu'à ce que nous croyons posséder de plus personnel — nos idées, nos convictions, notre sensibilité — porte, de manière visible ou secrète, l'empreinte d'autrui. Nous sommes aussi la mémoire vivante de ceux qui nous ont appris à regarder, de ceux qui nous ont corrigés sans nous humilier et de ceux qui, ayant foi en nos possibilités, nous ont demandé de dépasser les limites que nous pensions être les nôtres.

Ces pages ne sauraient donc être comprises comme la célébration d'un parcours individuel, mais comme la reconnaissance d'une dette qu'aucune œuvre, si considérable soit-elle, ne pourra jamais entièrement acquitter. Si quelque valeur intellectuelle ou humaine peut être trouvée dans ce que

j'ai enseigné, pratiqué ou écrit, une part essentielle en revient à ceux qui m'ont précédé et accompagné.

Car, en définitive, nous ne sommes pas seulement ce que nous sommes devenus ; nous sommes aussi ce que l'intelligence, l'exemple et la générosité d'autrui nous ont permis de devenir.

Et s'il est une pensée que je souhaiterais léguer à ceux qui viendront après moi, ce serait peut-être celle-ci :

« La véritable grandeur d'un maître ne consiste pas à perpétuer sa propre pensée, mais à éveiller une conscience capable de penser au-delà de lui. Car seul mérite pleinement le nom de maître celui qui, en transmettant son savoir, fait de son propre dépassement le plus noble de ses héritages. »

Dr ACTVARIUS